

les derniers tours de la bobine sociale, ces fonctionnaires villageois ont senti l'influence de la *loi athée*, à travers tous les rangs supérieurs. S'ils se confessent toujours et font leurs pâques, c'est autant par procédés pour monsieur le curé que par vives croyances. Ils n'en sont pas encore arrivés à comprendre l'*Almanach de France*, à s'abonner au *Journal des Connaissances utiles* ; mais dans cent ans il se pourrait bien qu'ils lus-
sent l'un et l'autre. En attendant, les Voltaire du canton se permettent quelques innocentes plaisanteries sur les saints les moins famés du calendrier, et même parfois quelques contes à demi rabelaisiens qui frisent étrangement l'irrévérence. Je n'oublierai jamais avoir entendu dans un cabaret de village, près de *Pontrieux*, une histoire de ce genre, qui m'étonna par sa plaisante hardiesse. Je sortais alors du Léonais, où j'avais écouté la ballade du *Drap mortuaire* et plusieurs autres traditions également empreintes d'une sombre dévotion ; je fus singulièrement surpris du contraste que présentait, avec ces dernières, le récit que j'entendais. Comme il peut donner une juste idée du degré d'émancipation religieuse auquel est arrivé le pays de Tréguier, je le reproduirai ici tel que je l'écrivis sous la dictée du narrateur, qui n'était autre que le maître d'école du village.

HISTOIRE DE MOUSTACHE.

Il y avait autrefois au bourg de *Corlay* un garçon qui s'appelait Moustache, et qui, tout jeune, était resté orphelin. Il avait été recueilli chez son oncle, et il avait grandi là, séparé des enfants de la maison, car on ne l'aimait guère. Il faisait pauvre chère, et quand les autres mangeaient du *far* de blé noir, le plus souvent, lui, il les re-

gardait par la fenêtre, sans en avoir sa part. Malgré cela, c'était un garçon insoucieux, chantant toujours devant la vie comme une allouette devant son nid, aimant déjà les jeunes filles et le *vin de feu*. Cependant il lui tomba un soir dans l'esprit d'aller chercher fortune loin du pays. Il ne dit rien à personne ; mais quand le jour fut venu, il prit un bissac plein de pain, un bâton, un chapelet, et il partit. Tant qu'il vit le bourg, ses larmes coulaient comme de la pluie ; mais quand il ne vit plus rien que la route devant lui, il commença à chanter.

Il marcha ainsi la moitié du jour, et quand il se sentit fatigué, il s'assit au pied d'une croix, et se mit à manger. Mais voilà que tout à coup trois voyageurs parurent devant lui, et le premier lui dit :

— Bonjour, mon maître : nous sommes de pauvres gens de Dieu ; nous avons bien faim, donnez-nous quelque chose au nom de Jésus-Christ.

— Un chrétien ne peut rien refuser à ce nom-là, dit Moustache ; prenez, voilà tout ce que j'ai.

Mais dès qu'il eut parlé ainsi, les trois mendiants devinrent étincelants de lumière ; leurs guenilles se changèrent en beaux vêtements brodés d'or, et l'un d'eux dit à Moustache :

— Merci, brave garçon. Je suis Jésus-Christ, et ceux-ci sont saint Pierre et saint Paul, mes bons serviteurs. Fais trois désirs ; ils seront accomplis sur-le-champ.

— Demande une place dans le paradis, dit saint Pierre tout bas.

Mais Moustache ne l'écoutait pas.

— Fils de Dieu, dit-il à Jésus-Christ en ôtant son bonnet, puisque c'est un effet de votre bonté de me donner trois choses, je demande une belle femme qui soit à

moi, un jeu de cartes qui gagne toujours, et un sac où je puisse enfermer le diable.

— Tu auras tes trois souhaits, dit Jésus Christ ; maintenant, va en paix.

Aussitôt les voyageurs disparurent. Moustache reprit son bissac, son *pen-bas*, et continua sa route.

Bientôt il aperçut un beau manoir avec un colombier et un grand bois autour. Il alla frapper à la porte pour demander si l'on n'avait pas besoin de ses services : une vieille femme vint lui ouvrir, et cria en le voyant :

— Jésus ! mon joli garçon, que venez-vous faire ici ? Voulez-vous aussi, par hasard, épouser la jeune princesse ? Hélas ! croyez-moi, il faut se garder de cueillir les aubépines dans les haies, car il y a toujours dessous des ronces qui déchirent.

Mais Moustache ne comprenait pas ce que la vieille voulait dire. Alors elle lui apprit que le manoir était *hanté*, et que le prince qui l'habitait avait promis en mariage, à celui qui chasserait les démons, sa fille, qui était belle comme les étoiles, et qui s'appelait *Haie d'épines* (*Gars spern*). Dès que Moustache eut entendu cette histoire, il dit qu'il voulait tenter l'aventure. Alors la vieille le conduisit dans une grande chambre du château toute tapissée de rouge. Dans cette chambre il y avait un grand lit, et sous ce lit étaient rangées les chaussures de tous ceux qui avaient péri pour délivrer le manoir. Il y avait là de riches bottines de gentilshommes, des souliers ferrés de bourgeois, et des sabots de manants.

— Demain, vos galoches seront à côté, jeune homme, dit la vieille.

Moustache se prit à rire. Il ne s'effraya de rien et attendit la nuit.

Quand la nuit fut venue, il se coucha dans le lit.

Mais vers minuit un grand bruit se fit entendre, et il tomba par la cheminée une longue file de diables qui se tenaient par la main. Ils se mirent aussitôt à courir par la chambre. L'un d'eux porta une table au milieu, un autre plaça dessus des chandelles qu'il alluma rien qu'en les touchant du bout de sa queue; puis il vinrent tous autour du lit de Moustache, et ils crièrent ensemble :

— Allons, lève-toi, chrétien, et viens jouer ton âme contre chacun de nous.

Moustache se leva sans rien dire. Il chercha dans son bissac, y trouva les cartes que Jésus-Christ lui avait promises et commença à jouer avec les démons. Il gagna la première partie; alors il prit par les cornes le diable qui avait perdu, et le fourra dans son sac. Un autre diable vint, et il eut le même sort; puis un troisième, puis tous, les uns après les autres. Quand Moustache les eut, bien ficelés dans son sac, il se recoucha et attendit le jour. Dès que le coq chanta et que les jeunes filles virent assez clair pour trouver les œillets de leur *justin*, la vieille vint frapper à la porte de la chambre rouge pour savoir si l'étranger vivait encore.

— Je vis, dit Moustache; allez chercher tous les forgerons du pays et faites-les venir, car j'ai de l'ouvrage pour eux.

Cela fut fait comme il l'avait demandé.

Quand tous les *tape-fers* furent arrivés, Moustache posa son sac sur une enclume et leur dit :

— Maintenant, mes garçons, frappez là-dessus comme des aveugles, et ne vous étonnez pas du bruit qui en sortira.

Les forgerons se mirent donc à frapper; mais les diables moulus criaient et demandaient grâce. Moustache arrêta enfin les marteaux. Il entra en conversation avec les

prisonniers, et, après avoir fait avec eux un pacte pour qu'ils ne revinssent plus sur la terre tourmenter les chrétiens, il ouvrit le sac et les laissa aller. Le manoir ayant été ainsi délivré, Moustache épousa la jeune princesse.

Mais le bonheur dans ce monde est comme l'herbe en fleurs des prairies ; c'est quand il est le plus vert et le plus odorant que la Providence le fauche. Au bout d'un an passé dans la jouissance de tout, Moustache mourut.

Cependant une fois mort, il ne se déconcerta pas. Il se trouvait en face de deux chemins. L'un avait l'air difficile et plein d'épines ; l'autre était une route royale et il y passait autant de monde que s'il y eût eu quelque foire aux environs. Moustache, qui aimait ses aïsses et la société, prit la grande route. Il arriva tout droit à la porte de l'enfer. Il frappa :

— Pan ! pan !

— Qui est là ? demanda Belzébut.

— C'est moi, dit le trépassé, moi, Moustache ! ouvrez.

— Au large ! cria le diable nous ne voulons pas de toi ; tu es trop malin pour nous, mon garçon.

Moustache, qui avait tiré son bonnet brun, en homme poli, le remit tranquillement, tourna le dos, et revint sur ses pas pour prendre le chemin plein d'épines. Il arriva à la porte du paradis. Il frappa encore :

— Pan ! pan !

Saint Pierre mit la tête au guichet.

— C'est toi, Moustache ? dit-il ; que viens-tu chercher ici ?

— Je viens chercher ma place, dit Moustache.

— Il n'y a pas de place pour toi en paradis, répondit saint Pierre ; tu as refusé d'en demander une quand Jé-

sus-Christ te proposa de faire trois vœux ; va chercher ailleurs.

Et saint Pierre ferma son guichet.

Voilà le pauvre Moustache bien sot cette fois, car on ne voulait de lui ni parmi les diables ni parmi les anges. Il se grattait la tête comme un séminariste à qui on fait une question difficile ; mais heureusement que c'était un garçon qui aurait vendu la vierge sans se damner. Il pensa qu'il fallait être plus fin que le portier du ciel. Il prit donc son bonnet brun à deux mains, et il le jeta par-dessus la porte dans le paradis ; puis il frappa encore. Saint Pierre lui demanda ce qu'il voulait.

— Ouvre-moi, dit Moustache, pour aller chercher mon bonnet que j'ai jeté là-bas dans un mouvement de colère.

— Un homme sage ne se sépare jamais de son bonnet, répondit saint Pierre ; tu n'entreras pas.

— Alors, dit Moustache, il restera dans le paradis pour me garder une place jusqu'au jour de la résurrection ; et après le jugement tu seras obligé de me recevoir parmi les bienheureux.

Saint Pierre fut frappé de ce qu'il disait, et il ouvrit la porte.

— Viens donc le chercher, et repars tout de suite, dit-il.

Mais une fois entré, Moustache se mit à courir dans le paradis comme un cheval qu'on met au vert.

— Saint-Pierre, s'écria-t-il, un homme sage ne se sépare jamais de son bonnet ; c'est toi qui l'as dit, je ne quitterai plus le mien.

Et il s'assit comme un tailleur sur son bonnet brun.

Quand ils le virent, les saints se mirent à rire, et la sainte Vierge dit qu'on le laissât où il était.

Et depuis ce temps, Moustache est dans le paradis, attendant le jugement dernier, assis sur son bonnet.

On voit qu'il y a dans le dénouement de l'histoire de Moustache quelque chose de singulièrement hardi. Cette manière d'escamoter le paradis et de faire passer une âme à la porte du ciel, comme un mouton de fraude aux barrières de l'octroi, est plus plaisante qu'orthodoxe, et le saint Pierre de l'histoire bretonne ne le cède guère en bonhomie à celui de Béranger. Sans doute tous les récits de nos paysans ne sont pas aussi irrévérencieux pour les choses saintes; mais à part cette nuance philosophique un peu vive, l'histoire de Moustache résume admirablement le conte gai de la littérature armoricaine. Aucun autre modèle n'en donnerait une idée plus exacte. La fable peut varier, les personnages changer de nom; mais toujours vous trouverez le joyeux garçon, fringant et avisé, qui va par les chemins, cherchant aventure, et qui finit par épouser une princesse, après avoir joué quelque mauvais tour au diable. Car le diable est la victime obligée, c'est l'Orgon du fabliau bas-breton; dans le genre plaisant comme dans le genre terrible, sa figure est celle qui domine. Le diable est chez nous, de toute éternité, le personnage effrayant ou le personnage risible, comme le mari en France! C'est même une assez curieuse étude que celle de cette vieille haine qui prend tour à tour la forme de la malédiction ou de la raillerie, mais qui toujours exprime une même horreur pour le *symbole du mal*. Lorsque les sociétés civilisées sont arrivées à ne se moquer que de l'inusité des formes, de l'extérieur, de tout ce qui se désigne sous le nom de *ridicules*, il est curieux de voir un peuple encore assez naïf pour trouver le mal risible, par cela seul qu'il est le mal, et

pour sentir que le ridicule véritable n'est autre chose que le *méchant*, de même que le *beau* n'est autre chose que le *bon*. Pour pouvoir ainsi rire du diable, il faut être capable de sentir Dieu.

§ III. — Superstitions. — Fêtes. — Pèlerinages. — Poésie du langage.

Le cachet d'une nature transitoire et demi-francisée est si profondément empreint dans une partie du Tréguier, que le langage même de ses habitants en porte la trace. C'est un breton d'abord pur, puis qui va toujours s'altérant jusqu'à Saint-Brieuc, où il se fond en un patois qui rappelle singulièrement le français de Montaigne. Le costume aussi y est moins varié, moins original, que dans le Léonais et la Cornouaille. On a pu voir, dans ce que nous avons dit, que la foi elle-même y était affaiblie, les superstitions seules, ces premières et dernières fleurs que pousse une religion, ont survécu jusqu'à présent à tous les changements. Elles sont en grande partie les mêmes que dans le reste de la Bretagne, et nous les avons indiquées ailleurs. Cependant il en est quelques-unes particulières aux Trégorrois : tel est l'usage religieux suivi par eux lorsqu'ils recherchent le corps d'un noyé. Dans ce cas, toute la famille s'assemble en deuil ; un pain noir est apporté ; on y fixe un cierge allumé, et on l'abandonne aux vagues. Le doigt de Dieu conduira le pain au lieu même où gît le cadavre du mort, et sa famille, ainsi avertie, pourra l'ensevelir dans une terre sainte. Une autre superstition se rattache à la fontaine de Saint-Michel. Quiconque a eu à souffrir d'un vol n'a qu'à s'y rendre à jeun le lundi, et à jeter dans l'eau des morceaux de pain d'égale grandeur,